

Denis Gheerbrant

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2013). Denis Gheerbrant. *24 images*, (163), 18–18.

Denis Gheerbrant

Lors de son passage aux RIDM, en 2010, Denis Gheerbrant avait employé après la projection de *Marseille dans ses replis* cette belle formule pour parler de son œuvre et de sa démarche: «Il faut éviter la dictature du sujet.» Éviter la dictature du sujet, c'est d'abord être sensible au réel et accepter que le cinéma naisse de lui. Dans cette *Lettre à Johan van der Keuken* qu'il réalisait à la mort du documentariste néerlandais en 2001, le cinéaste français nous parle de l'écoute de la musique du monde, souligne l'importance de savoir s'arrêter pour jouir de la beauté d'un paysage, affirme qu'il faut apprendre à laisser l'image émerger par elle-même de la réalité. Filmer, c'est se laisser aller à la dérive dans un milieu sur lequel on accepte de poser un regard neuf, être patient, être sensible à l'imprévu. «Décider de ne pas décider.» Errer. Les trois années qu'il a passées à Marseille pour réaliser son superbe cycle sur cette ville, *La République Marseille*, Gheerbrant semble les avoir consacrées à parfaire cet art de l'errance

et de l'écoute qui fait de son cinéma l'un des plus riches du paysage documentaire contemporain.

Travaillant tout à fait seul, sans l'aide d'une équipe qui inscrirait dans le réel le poids d'une «institution cinématographique», le cinéaste arrive à n'imposer aucune pression artificielle sur la vie. Il se fait aussi léger que possible, laisse les gens qu'il filme parler librement. Pareillement, son engagement politique ne s'avère d'aucune manière autoritaire. Chez lui, la dimension politique émane tout naturellement du milieu: Rolf, que l'on rencontre dans *Les quais*, est l'héritier des luttes syndicales qui ont marqué l'histoire du port de Marseille. Pour Gheerbrant, il est inutile de raconter ce passé, puisqu'il est toujours vivant, à la lisière du présent. Ailleurs, la parole, à la fois mémoire et combat, dicte le rythme des *Femmes de la cité Saint-Louis*, et le filmeur solitaire, conscient que cette parole est précieuse, écoute. Mais, plus encore, il apprend au spectateur à écouter autrement, à



«être ouvert». Cette expression utilisée à tort et à travers, Gheerbrant lui redonne tout son sens, toute sa noblesse. — Alexandre Fontaine Rousseau

«... se laisser aller à la dérive dans un milieu sur lequel on accepte de poser un regard neuf. «Décider de ne pas décider.» Errer. »

Michael Glawogger



L'Autrichien Michael Glawogger est un cinéaste prolifique, alternant documentaires et fictions, après s'être essayé à ses débuts à l'expérimental. Mais c'est avant tout par sa trilogie

documentaire sur le travail: *Megacities* (1998), *Workingman's Death* (2004) et *Whore's Glory* (2011) qu'il a marqué le cinéma contemporain par une démarche remarquable, par sa capacité à mettre en scène de façon saisissante des sujets arides, sans jamais tomber dans la complaisance ou l'esthétisme de la misère. Chacun de ces trois films explore une même condition humaine aux quatre coins de la planète: la survie dans quatre mégapoles (*Megacities*), cinq états du travailleur prolétaire dans un monde où il n'est plus vraiment visible (*Workingman's Death*), trois formes de prostitution féminine (*Whore's Glory*). Il y a des risques à adopter ces perspectives multiples qui sont celles de la mondialisation. Mais Glawogger ne cède jamais à la facilité de la comparaison: les espaces qu'il choisit sont mis en tension, les frontières se dissolvent (entre pays dits du nord et du sud, entre contextes traditionnels et conséquences du capitalisme), et il s'en dégage une véritable réflexion sur l'expérience humaine du travail. Un chapitre n'est pas là pour

relativiser celui qui suit ou précède, mais pour lui répondre, et on ne se retrouve ainsi jamais dans le «cas particulier», l'anecdote ou l'approche didactique. Enfin, ces choix n'empêchent pas l'individu de demeurer au centre de ces immenses fresques. Glawogger ose magnifier les hommes et les femmes qu'il filme sans jamais adoucir leur condition ou la violence de ce qu'ils vivent. Les couleurs, les envolées musicales, l'ampleur des cadrages et des mouvements de caméra ne font que souligner leur courage ou leur acharnement à vivre, sans jamais dissimuler la réalité de leur souffrance ou, pire, de leur résignation. En affirmant que le cinéma documentaire se doit d'être avant tout du cinéma, Glawogger offre à ceux qu'il filme un espace nécessaire pour exister dignement. — Apolline Caron-Ottavi

«Glawogger ose magnifier les hommes et les femmes qu'il filme sans jamais adoucir leur condition ou la violence de ce qu'ils vivent. »